

Revue
du **GOPA**
Groupe
Ornithologique
des Pyrénées
et de l'Adour

vol. 2, n° 1

Avril 2002



Robert Hainard

LE CASSEUR

Erratisme du Vautour fauve et du Vautour percnoptère en Béarn
Résultats de la campagne de prospection de la Chouette de Tengmalm
Synthèse des observations du 1er novembre 2000 au 31 octobre 2001

A la recherche du Pouillot ibérique

Observations rares

La forêt et ses sortilèges

Alain SUBERBIELLE

En règle générale, toutes les histoires de montagne commencent par un sentier ; du moins les miennes. C'est donc sur un sentier que je m'élançais ce matin-là, tout le barda sur le dos, et en grande forme. L'envie du moment : le Grand Tétrás, écouter son chant, le voir peut-être.

Avec les quelques informations recueillies çà et là, je décidai donc de passer quelques jours tout là-haut. Rechercher des indices de présence, dormir dans la forêt, et tôt le matin, se poster si possible sur un endroit un peu élevé, attendre et écouter.

Mais la partie n'est pas gagnée. Cette montagne est dure, très dure, surtout quand on porte du poids. Le sentier monte tout le temps. Il démarre à 300 mètres et serpente dans les buis au milieu de la terre, des cailloux et des barres rocheuses coupantes comme des lames de silex. Pour finir dans un bois de hêtres, à 1300 mètres d'altitude. Mille mètres de dénivelée, c'est quand même physique !... Ensuite, une estive toute en longueur et légèrement pentue où le Merle à plastron aime se promener et puis un col que le Renard traverse clandestinement presque tous les après-midi. En contrebas, s'étire une immense hêtraie-sapinière : le royaume du Grand Tétrás. De part et d'autre du sentier, serpentant dans la hêtraie, les vestiges rouillés des fours à charbon sont recouverts de feuilles et de branches mortes. Quelques hêtres ont même réussi à pousser à l'intérieur. J'ai une petite pensée pour tous ces hommes et ces femmes qui ont travaillé très dur sur les flancs de cette montagne.

C'est un peu perdu dans mes pensées que j'arrive à cette barre rocheuse, dernier rempart avant le bois de hêtre. Un isard, aussi surpris que moi, s'escamote en quelques bonds, se confondant avec la pierre ; seule la douceur de ses yeux fait opposition à la dureté de la roche.





Puis une trouée de lumière, et enfin mes premiers pas sur l'estive. Aujourd'hui, le Merle à plastron ne vient pas à ma rencontre. Par contre, le paysage offre un tableau surprenant : tous les arbres sont rouges et l'herbe du sol est vert tendre, on croirait l'automne revenu en plein mois de mai. Le printemps s'était installé tranquillement, comme à son habitude. Les bourgeons avaient éclaté et le vert tendre des jeunes pousses avait entamé son inexorable ascension vers les sommets. Mais une neige tardive a recouvert les montagnes et a brûlé toutes les feuilles.

Le soleil se lève à peine sur le col et réchauffe déjà les arbres et les pierres. Il a gelé cette nuit, la forêt des coqs fume, l'horizon est magnifique. Sur l'autre versant, j'observe, à l'emplacement d'une ancienne cabane, une bonne vingtaine de Vautours fauves qui se réchauffent au soleil, les ailes déployées comme des capteurs. La descente est courte et rapide, et en quelques enjambées je pénètre dans la forêt. Là, le sentier se fait plus discret ; moins fréquenté, il se perd facilement au milieu des hêtres et des noisetiers. Ayant rejoint ma petite grotte j'y dépose mon sac avant de m'imprégner des odeurs de la forêt : celle du bois de ces grands arbres, des feuilles mortes et celle, bien particulière, du milieu cavernicole où se mélangent des odeurs de moisissure et de minéral particulières aux cavités.

La recherche de ces fameux indices de présence est rendue difficile par le terrain très accidenté et abrupt. Après maintes montées et descentes, la découverte de vieilles crottes et d'un ensemble de petites terrasses m'ont parues propices à une aire de chant. Ce sont de bien maigres indices, mais la fin de la journée approchant rapidement, il me faut décider d'un emplacement pour bivouaquer. Je choisis donc la terrasse la plus éloignée et la plus discrète, derrière un arbre abattu par le vent où je pourrais planter la tente. Un filet entourant le pied d'un jeune sapin me servira d'affût. L'installation est rapide et vers 18 heures, le silence reprend sa place : d'après mes lectures, le Grand Tétrás arrive sur l'aire de chant en début de soirée, à la nuit tombante. Normalement, il se perche, chante peu ou pas du tout et profite de ce moment de calme pour se nourrir de bourgeons et de feuilles tendres.

La montagne est silencieuse, la pénombre se fait de plus en plus pesante. Elle enveloppe les grands arbres, noircit les vieilles souches qui prennent des formes fantastiques. Surmontées de branches tortueuses, elles ressemblent à ces personnages de contes qui hantent les forêts sombres et hostiles. C'est dans l'inexpugnable enchevêtrement de ces bois que naissent les monstres et leurs légendes.

Le vent se lève, retour dans la tente où il fait aussi froid qu'à l'extérieur. Une bonne soupe va me réchauffer un peu, puis je me glisse dans le sac de couchage. Le matelas de feuilles est confortable, hormis ce cailloux dans le dos, vite enlevé. Alors que je suis couché depuis un moment, mon oreille collée au sol détecte un léger bruissement à peine perceptible. Puis le bruit se fait de plus en plus fort, de plus en plus proche sous l'épais tapis de feuilles mortes. Je gratte un peu le sol et je m'aperçois que je suis couché sur la galerie d'un mulot qui essaye vainement de se frayer un passage dans celle-ci, effondrée par mon poids. Je me recouche, et de nouveau, le bruit reprend. Je l'imagine toutes griffes dehors, essayant de débloquer le passage. Deux petites tapes sur les feuilles le font stopper net pendant quelques secondes, puis il reprend de plus belle. Peu à peu, je l'entends qui s'éloigne, il est maintenant hors de la tente. Dehors, il y a le vent ; la légère brise de tout à l'heure

s'est transformée en bourrasques de plus en plus fortes, gonflant la tente et soulevant des paquets de feuilles qui viennent s'écraser contre la toile ou passent dessous et viennent finir leur course contre moi.

4 heures 30 du matin, j'ouvre un cil, je ne sais plus où je suis. J'ai cauchemardé toute la nuit. Quelques images me reviennent, la forêt, le vide, un oiseau... oui, c'est ça... j'étais un oiseau au vol silencieux qui voit tout, qui danse dans le vent chaud venu d'Espagne et frôle de son ventre la cime pointue des arbres. J'attrape le réchaud pour préparer mon café, quand le léger bruit de métal fait détalier un chevreuil tout près de la tente. Nous sommes tout aussi saisis l'un que l'autre. L'eau de mon café commence à bouillir, alors que j'entends toujours ce pauvre chevreuil aboyer son effroi à la forêt entière.

Quand je sors pour prendre l'affût, mes yeux s'habituent petit à petit à la pénombre et je retrouve ces bons diabolins de vieilles souches repérées la veille. Je les salue en silence comme de vieux amis. Loin, très loin, un autre chevreuil aboie, tandis que beaucoup plus près, un renard fait entendre son jappement discret. Le vent se remet à souffler par petites rafales, sans commune mesure avec cette nuit. Je l'entend circuler dans la forêt, rebondir sur les grands hêtres, traverser les branches du petit sapin sous lequel je me tiens. C'est un bruit de fond, fort agréable, auquel vient se mêler un léger craquement à peine distinct. Ce diable de vent m'empêche de discerner la direction de ce nouveau bruit et surtout d'en déchiffrer correctement le contenu. J'essaie de me rappeler le chant compliqué du Coq de bruyère. Parfois, ce bruit lui ressemble tellement que je suis sûr que c'est lui qui est là, tout près. Le jour se lève tout doucement, et toujours ce « vrai-faux chant », là-bas, caché par un bouquet d'arbrisseaux rabougris. Maintenant qu'il fait suffisamment clair, j'observe à la jumelle ce fourré inextricable. J'essaie de deviner la masse imposante du Coq : je ne vois rien. Je recommence plusieurs fois, observant attentivement toutes les trouées de lumière, entre chaque brin d'herbe, chaque bout de bois, chaque tronc. Quand soudain, entre deux fines branches de noisetier, je n'en crois pas mes yeux. Selon la direction et la force du vent qui pénètre dans la trouée, les deux petites branches s'entrechoquent et produisent ce petit bruit ressemblant à un caquettement. Mon coq ? ! ... Ce sont deux branchettes de bois qui battent la mesure et imitent presque parfaitement le chant du Tétrás. Décidément, cette forêt est pleine de sortilèges.

Je balaie tout le secteur avec les jumelles. Je ne vois rien, je n'entends rien. Je ne suis peut être pas au bon endroit, ou alors trop tôt dans la saison, ou bien trop tard... peut-être la neige... ou alors tout simplement qu'il n'y a pas de Coq de ce côté de la montagne... mystère ? !

Le ciel se couvre, quelques gouttes de pluie tombent sur les feuilles mortes. Déçu par cette invitée de dernière minute, je décide d'écourter mon séjour. Le barda rangé dans la grotte, je reprends mon sac à dos et le chemin du retour. Le cœur n'y est pas. Un dernier coup d'œil au sol, quand même, puis mon regard se tourne vers cette forêt gorgée de vie animale, que traversent des senteurs lointaines charriées par le vent transportant avec elles les rêves et les chimères, avant de s'échapper dans les branches aux tentures de lichen. Tout cela me fait dire que je reviendrai, un autre jour...

Dans la nuit qui suivit mon retour à la maison, la neige est tombée, à nouveau.

Alain Suberbielle, 3, rue Carrère Longue, 64800 ASSON